LES

CANADIENS DES ETATS-UNIS

CE QU'ON PERD A ÉMIGRER

PAR

T. ST. PIERRE

SECRÉTAIRE FRANÇAIS DU CONGRÈS OUVRIER DU CANADA, AUTEUR DE L'HISTOIRE DES CANADIENS DU MICHIGAN.

MONTRÉAL :
IMPRIMÉ PAR LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE "LA GAZETTE."

1893.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-treize, par T. St. Pierre, au Département de l'Agriculture, Ottawa.

CE QU'ON PERD A ÉMIGRER.

L'autre jour, me trouvant à la convention générale des Canadiens-français des Etats-Unis à Chicago, je causais avec un prêtre qui vit depuis près de vingt ans au milieu de nos compatriotes émigrés, et qui a été mêlé a tous les mouvements pour l'amélioration de leur sort. Nous étions tombés d'accord sur ce point: que l'émigration aux Etats-Unis était un grand malheur pour la province de Québec, et d'autant plus regrettable que ceux qui émigrent ne réalisent presque jamais les rêves de fortune qu'ils ont faits. " Cependant," ajouta mon interlocuteur, " l'émigration est encore entretenue par des rapports exagérés de la prospérité des Etats-Unis, par des lettres dictées par une innocente vanité et qui ont malheureusement pour effet de faire croire à ceux qui sont restés au pays, que tous les Canadiens des Etats-Unis sont riches."

— " Eh bien ! " dis-je, " vous qui savez parfaitement que cela n'est pas vrai, et qui pouvez parler avec autorité, pourquoi n'écrivez-vous pas pour mettre les Canadiens en garde contre ces fausses représentations."

— " Ah ! me répondit M. l'abbé, les prêtres ont écrit et parlé contre l'émigration il y a quelques années: on leur a attribué toutes sortes de motifs, et l'émigration a continué."

Je ne partage pas cette sorte de pessimisme.

Pour ma part je crois que c'est aujourd'hui le devoir de tous ceux qui connaissent la condition de nos compatriotes émigrés d'élever la voix pour exposer la vérité et pour enrayer cette fièvre des voyages, dans lesquels les nôtres perdent une si grande partie de leur temps, de leur force et de leur argent. Dès mon retour au Canada je veux dire ce que je sais sur le sujet.

Je crois avoir qualité pour aborder la question. Non-seulement j'ai été élevé au milieu de nos compatriotes des Etats-Unis; mais je suis retourné par deux fois pour m'établir au milieu d'eux. Plus d'une fois j'aurai à rendre hommage aux vertus des Canadiens émigrés. Mais les observations que j'ai faites personnellement et les renseignements que j'ai puisés aux sources officielles, en me permettant de distinguer entre ce qui est général et ce qui est exceptionnel, m'obligent de contredire la plupart des notions populaires sur l'émigration et les émigrés.

L'ÉMIGRATION AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

Et tout d'abord, je veux rétablir l'exacte vérité au sujet de l'étendue même de l'émigration. Aujourd'hui on entend dire "tout le monde s'en va," le lendemain on le répète soi-même et on s'en fait un prétexte pour émigrer à son tour. Comme si l'émigration était une chose nouvelle, à laquelle le pays ne pourra pas survivre ! Certes l'émigration est un fléau, mais elle existe au Canada depuis plus de deux siècles ; et les familles qui sont restées tranquilles sur leurs terres ou dans nos villes, sont celles qui ont conquis les plus belles positions et les plus grandes fortunes. Quant aux familles qui ont voulu aller chercher la fortune dans l'Ouest ou au Sud, que ce soit au siècle passé ou durant le siècle présent, elles ont presque toutes disparu dans l'obscurité. Ce fait seul en dit plus sur

LA FOLIE DE L'ÉMIGRATION

que tous les volumes que l'on pourrait écrire. Durant deux siècles, disons de 1675 à 1875, des centaines de mille Canadiens ont laissé la province de Québec. Ils allaient faire le commerce des fourrures, ou prendre des terres nouvelles, ou travailler dans les chantiers, ou chercher de l'or en Californie, ou tenter la fortune dans les manufactures de l'Est. Sur le grand nombre beaucoup étaient des hommes remarquables, qui se sont rendus célèbres par leurs exploits. Ils ont supporté tous les dangers et toutes les peines des premières découvertes. Qu'ont-ils eu pour tant de travaux, pour tant de périls? Pas un seul n'a pu se faire une position réellement éminente dans la république voisine. Un bien petit nombre ont pu atteindre à la fortune pour laquelle ils avaient tout sacrifié; et ceux-là mêmes n'ont pu en général la conserver pour leurs enfants.

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle les Canadiens-français étaient les seuls propriétaires du Michigan, du Wisconsin, de l'Illinois, du Minnésota et des régions au-delà. Aujourd'hui dans toutes ces immenses contrées, si on voit encore un Canadien riche ou occupant quelque position publique importante on en parle comme d'un prodige, comme d'un phénomène ; les journaux se passent son nom et le jettent aux quatre vents comme la preuve des rapides progrès de notre nationalité aux Etats-Unis ! Et les habitants de la province de Québec croient ça à la lettre, et s'imaginent peut-être que chacun d'eux peut arriver à semblable position en allant aux Etats-Unis ! Mais n'anticipons pas.

J'ai dit que je voulais établir l'exacte vérité au sujet de l'émigration. or, cette vérité, c'est que, toute proportion gardée,

L'ÉMIGRATION EST AUJOURD'HUI MOINS CONSIDÉRABLE

qu'elle ne l'était il y a vingt ans. Le recensement des Etats-Unis établit ainsi le nombre des Canadiens dans ce pays et leur augmentation en dix ans :

Années.	Nombre total.	Augmentation.
1860	249,970	
1870	493,464	243,494
1880	717,157	223,693
1890	980,938	263,781

Or la population *native* des provinces de l'Amérique Britannique du Nord, était en 1861, de 2,425,000; en 1871, 2,900,000, et en 1881, de 3,715,000. L'augmentation du nombre des Canadiens aux Etats-Unis, se trouve donc à représenter pour les dix années 1860-70, 10.04 pour cent de la population native du Canada; de 1870 à 1880, cette augmentation ne forme plus que 7.71 pour cent de la population native du Canada; et enfin, de 1880 à 1890, elle n'est plus que 7.09 pour cent de cette population. En d'autres termes, tandis qu'il y a vingt ans, sur dix mille Canadiens vivant au Canada, il en partait plus d'un mille pour les Etats-Unis, aujourd'hui il n'en part plus guère que sept cents. C'est encore beaucoup; mais il y a une diminution sensible. Et cette diminution parait encore plus satisfaisante lorsque l'on considère la condition des Etats-Unis. La guerre qui ravagea ce pays de 1861 à 1865, et la crise qui l'affligea de 1874 à 1878, eurent pour effet de restreindre l'émigration étrangère, qui a beaucoup augmenté depuis 1880. En effet nous voyons que le nombre total des personnes d'origine étrangère aux Etats-Unis, qui n'augmentait que de 19.99 pour cent de 1870 à 1880, est augmenté de 38.47 pour cent de 1880 à 1890. La population du Canada parait avoir résisté mieux que toute autre à l'entraînement qui s'est produit en faveur des Etats-Unis durant ces dernières années. De 1860 à 1870 le Canada fournissait 17.04 pour cent de l'immigration totale des Etats-Unis, de 1870 à 1880, il fournissait jusqu'à 20.10 pour cent; de 1880 à 1890, il n'a fourni que 10.26 pour cent à l'augmentation de la population étrangère de ses puissants voisins. Ces chiffres prouvent conclusivement que d'année en année le peuple canadien apprend à aimer mieux son pays, qu'il devient plus habile à profiter des avantages qui s'y trouvent, et qu'il se laisse moins tenter par les appâts éloignés. Il n'y a pas lieu de craindre que le Canada se dépeuple d'ici à longtemps. Du reste si on prend

d'un pays, la position des Etats vers lesquels la plupart de nos compatriotes s'en vont n'est pas plus belle que celle du Canada. Le recensement des Etats-Unis nous fait voir qu'une forte partie de la population de chaque état l'abandonne pour aller chercher fortune ailleurs. Ainsi, en 1880, on comptait 4,753,547 enfants du New-York vivant aux Etats-Unis; mais sur ce nombre il n'y en avait que 3,556,394 qui vivaient dans l'état même, 1,147,153, c'est-à-dire que 24 pour cent du total, avaient émigré dans d'autres états. Le nombre de Canadiens vivant à cette époque dans toute

l'Amérique, était de 4,432,649; sur ce nombre il y en avait 717,157, c'est-à-dire seulement 16 pour cent, vivant en dehors du Canada. L'émigration de l'état de New-York était donc beaucoup plus forte que du Canada. Ainsi, dans le Michigan on trouvait 145,968 Canadiens et 229,657 New-Yorkais; dans le Minnesota 25,288 Canadiens et 47,006 New-Yorkais; dans le Connecticut, 15,428 Canadiens et 39,172 New-Yorkais; dans l'Illinois, 32,131 Canadiens et 120,000 New-Yorkais; dans le Kansas, 11,758 Canadiens et 42,779 New-Yorkais; dans le Wisconsin, 25,182 Canadiens et 86,580 New-Yorkais, etc. Et le New-York n'est pas l'état le moins prospère de l'Union américaine; le mouvement d'émigration a été tout aussi fort dans beaucoup d'autres états. Tandis que le Canada perdait par l'émigration 16 pour cent de ses enfants, le Connecticut en perdait 26 pour cent; le Maine, 24 pour cent; le Massachusetts, 20 pour cent; le New Hampshire, 34 pour cent; le Rhode Island, 24 pour cent; le Vermont, 41 pour cent; l'Ohio, 27 pour cent; l'Illinois, 24 pour cent, et le Wisconsin, 22 pour cent.

La déperdition dans le Maine, le New Hampshire et le Vermont a été si forte depuis trente ans, que de 1860 à 1890 leur population n'a augmenté que de 7 pour cent. Durant ce temps, celle de leur voisine, la province de Québec, augmentait de 22 pour cent.

Mais, sans doute, depuis longtemps on m'objecte que ceux qui laissent un état pour aller dans un autre restent sous le même drapeau, tandis que ceux qui partent du Canada s'en vont dans un pays étranger. L'objection est soutenable au point de vue politique; mais au point de vue commercial et industriel, l'émigration d'un état à l'autre prouve que la population n'est pas satisfaite de sa position, ou qu'elle obéit à quelque puissance occulte. Et la perte pour ceux qui restent dans le New Hampshire par exemple, est aussi grande lorsqu'un homme en part pour aller s'établir dans l'Ohio que s'il allait en Afrique; il en résulte les mêmes inconvénients, la même dépréciation dans la valeur de la propriété.

La leçon à retirer pour nos compatriotes de tous ces chiffres est encore plus claire: Ils ne peuvent rien gagner en s'en allant dans des Etats comme le Maine, le Massachusetts et le New York qui sont abandonnés par ceux qui y sont nés.

que cette statistique atteste est sans doute en grande partie le fruit de notre civilisation qui a rendu les voyages si faciles; mais elle est aussi beaucoup l'œuvre d'embaucheurs sans scrupules qui se font métier de vanter partout la richesse et les beautés de telle et telle région.

Sur les millions qui se sont laissés prendre par ces réclames habilement déguisées, que de déçus! Les déplacements continuels d'un Etat à l'autre en disent long sur ce sujet; mais ils ne disent pas tout. Car il arrive souvent qu'un Canadien, après avoir épuisé ses dernières ressources pour

se rendre dans la localité qu'on lui a tant vantée, ne retrouve plus les moyens d'en repartir, malgré son désir de le faire.

J'ai beaucoup voyagé dans le Michigan et le Wisconsin, surtout dans les centres Canadiens-français. Il y a là de cent à cent cinquante mille Canadiens-français, la plupart établis depuis longtemps. Un grand nombre se sont rendus dans l'Ouest, il y a trente ou quarante ans, pour travailler dans les chantiers. La masse d'entre eux

NE SONT PAS PLUS RICHES

que le jour où ils sont arrivés ; ils continuent à travailler dans les chantiers et vivent au jour le jour alentour des scieries, dans le pays le plus ennuyant du monde. Ils ont, dans les centres les plus importants, réussi à se bâtir une église et une école française, — preuve qu'ils n'oublient ni leur Dieu ni leur pays, et que, s'ils ne réussissent pas mieux, ce n'est pas à cause de leurs vices. Et, cependant, sur cent cinquante mille, il y en a à peine une poignée qui se soient acquis une honnête aisance ; ceux qui sont indépendants de fortune sont encore plus rares ; il n'y en a pas un seul qui ait seulement la réputation d'être millionnaire. Il n'y a rien dans ce tableau qui puisse engager personne à quitter la province de Québec. Il est pourtant rigoureusement fidèle. M. l'abbé Roch Magnan, qui, depuis dix ans, exerce le ministère parmi les Canadiens du Michigan, qui est devenu citoyen américain et qui venait de faire un discours dans lequel il engageait fortement les Canadiens des Etats-Unis à se faire naturaliser, me disait à la convention de Chicago : " Je ne voudrais pas avoir été compris comme encourageant l'émigration du Canada. Mon expérience personnelle m'oblige de dire que les Canadiens qui sont venus de la province de Québec au Michigan n'ont pas amélioré leur position." Le Dr David, de Willimantic, Connecticut, qui avait aussi parlé en faveur de la naturalisation, me faisait la même remarque.

Aujourd'hui le bois commence à manquer dans plusieurs parties du Michigan et du Wisconsin ; il faut absolument aller chercher de l'ouvrage ailleurs. Nos compatriotes, qui n'ont pas eu le temps de faire fortune, sont souvent trop fiers pour revenir au Canada sans le sou. Ils préfèrent s'enfoncer plus avant dans l'Ouest. Il y en a même qui partent directement de la province de Québec pour se rendre dans le Kansas, le Dakota et au-delà. Pourtant il me semble que la lumière devrait être faite depuis longtemps sur cette région. Chaque année les journaux américains sont remplis de longs récits, qui prouvent combien est difficile la position du fermier de l'Ouest, combien il est chargé de dettes, et combien il est exposé à des fléaux de toutes espèces. C'est à tel point que dans le Kansas, qui est ouvert à la colonisation depuis moins de quarante ans, la population a diminué de cent mille âmes de 1888 à 1890, et elle diminue encore. Des villes nouvelles, capables de loger dix mille personnes, y sont complètement abandonnées. La province de Québec, exploitée

depuis plus de deux cents ans, n'en est pas encore rendue là, malgré tout le mal qu'on en dit !

L'espace manque pour donner la preuve de tous ces faits. Je me hâte de citer la

TOUCHANTE LETTRE

qu'on va lire et qui prouve à quelle misère, à quelles déceptions nos compatriotes sont souvent exposés dans ce *Far West* que tant de personnes considèrent encore comme le pays des fortunes toutes faites. Cette lettre m'était adressée par un Canadien du comté de Bottineau, Dakota-Nord, en 1890, alors que j'habitais le Michigan. Je n'en puis donner que des extraits :

" Depuis longtemps j'aurais aimé à vous écrire ; mais j'ai toujours retardé, parceque la position dans laquelle se trouvent nos colons nous porte plutôt à garder le silence et à vivre en ermite qu'à rechercher la correspondance.....

.....

" Depuis quatre ans, il y a toujours eu quelque chose pour détruire la récolte. Depuis deux ans surtout, les pauvres cultivateurs ont consacré toutes leurs forces et toutes leurs ressources à ensemencer leurs terres, allant jusqu'à hypothéquer toutes leurs propriétés : ils voulaient mettre le plus de terrain possible en culture dans l'espérance de récolter assez pour rencontrer leurs redevances, vivre et s'habiller. Bien loin de voir leurs espérances de ce côté se réaliser, ils ont assisté à la ruine presque complète de leurs récoltes par la sècheresse.

" Il s'en est suivi une misère si grande, que si nous n'avions reçu quelques secours des places étrangères, il y aurait un grand nombre de familles qui seraient mortes de faim et de froid.

" Il faut dire, cependant, que les Canadiens et les catholiques ont été presqu'oubliés dans la distribution des secours que l'on a reçus jusqu'à ce jour.

" Il m'est impossible d'exprimer toute la pauvreté qui règne dans notre place. Les plus en lieu de vivre sont obligés d'endurer mille privations, de se contenter de la plus grosse nourriture. Des familles qui sont venues ici il y a 4 ou 5 ans avec quantité de hardes et de toutes les choses nécessaires, n'ayant récolté depuis leur arrivée, sont rendues à la dernière extrémité. Après avoir travaillé en mercenaires, ils sont obligés de se priver de nourriture..... Les femmes et les enfants sont devenus si faibles qu'ils peuvent à peine marcher : à force de misère ils ont contracté toutes sortes de maladies. Plusieurs mères de famille sont infirmes pour la vie....

" Dans nombre de familles, l'on est si pauvre, que les mères sont obligées d'ôter le linge de leurs enfants pour le laver, et ces petits restent nus jusqu'à ce que le linge soit séché.

" Dans d'autres familles, l'on a pour toute nourriture que du pain de son, et l'on n'ôse pas demander de secours, l'on a trop honte, l'on préfère se tenir renfermé dans les petits chantiers afin de cacher sa misère. Certainement que le froid doit faire souffrir ces gens beaucoup ; car après avoir été habitué à être chaudement vêtus de flanelle, ils se trouvent dans un dénuement presque complet ; les enfants vont pieds nus et les femmes se chaussent de haillons.

" On n'a jamais vu régner une misère aussi générale : pour croire il faut voir. Il y a longtemps que l'on sait que la misère règne ; mais elle est infiniment plus grande qu'on le croyait : l'on apprend chaque jour des détails navrants.

" Des parents sont morts des suite des privations, laissant leurs familles dans une misère encore plus grande ; des hommes obligés de sortir pour voir à leurs animaux, se sont gelés des membres et se trouvent infirmes. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on considère qu'ils étaient à moitié vêtus et affaiblis par la faim."

Il est difficile de donner un état précis de la fortune de nos compatriotes dans l'Ouest, car ils sont tellement dispersés qu'on ne les aperçoit guère parmi les autres nationalités.

DANS LES ÉTATS MANUFACTURIERS

de l'Est la tâche était un peu plus facile vu qu'une grande partie de nos compatriotes sont groupés autour des fabriques. M. Bourbonnière, de Lowell, Mass., a entrepris cette tâche, dans le but avoué de démontrer la florissante condition des Canadiens de la Nouvelle-Angleterre. Il est allé de localité en localité, relevant sur les rôles d'évaluations tous les noms français, se renseignant auprès des sociétés et prenant tous les moyens possibles pour établir que les émigrés ont fait du progrès. Comme fruit de tout ce travail, il a trouvé que sur une population de 323,000 Canadiens, il y avait 10,770 propriétaires ayant collectivement une valeur de $18,356,346. Maintenant analysons et comparons ces chiffres. D'abord nous trouvons que dans la Nouvelle-Angleterre il n'y a qu'un Canadien sur trente qui soit propriétaire ; dans la province de Québec on compte un propriétaire sur sept personnes. La valeur de la propriété étant divisée par le chiffre de la population, nous trouvons qu'elle représente seulement $56 par tête chez nos compatriotes de la Nouvelle-Angleterre et qu'elle forme $255 par tête dans la province de Québec, sans compter les villes de Québec et de Montréal. Dans la ville de Québec la propriété privée représente une richesse de $387 par tête de la population totale ; dans la ville de Montréal les chiffres sont de $555 par tête. Ainsi voilà la preuve générale et indiscutable que parmi les Canadiens émigrés l'aisance est moins générale, et la moyenne des fortunes cinq fois moindre que dans la province de Québec. Qu'on remarque bien que le peu de fortune que possèdent les Canadiens de la Nouvelle Angleterre est distribué entre un nombre relativement très grand ; la valeur moyenne de ceux qui sont propriétaires

n'est que de $1,800. Il y a là une preuve indiscutable que tous les émigrés sont généralement industrieux et disposés à faire des épargnes ; et que s'ils n'ont pas mieux réussi la faute en est aux lois et à la condition sociale des Etats-Unis, qui ne favorisent plus que les riches au détriment du pauvre.

Voilà pourquoi nos compatriotes qui habitent les Etats-Unis depuis un si grand nombre d'années,

LOIN D'AVOIR AMÉLIORÉ LEUR SORT,

n'ont pas encore pu se faire une position égale à celle des Canadiens de la province de Québec.

Il ne s'agit plus de comparer la condition générale des Etats-Unis avec celle du Canada ; pour celui qui a envie d'émigrer il lui suffit de savoir quelle est la position des compatriotes qui l'ont precédé. Il ne saurait se flatter de faire mieux que les siens.

En 1888, parlant devant le Club National de Montréal sur les Canadiens des Etats-Unis, j'en arrivais à dire :

" Les Etats-Unis n'offrent point des occasions quotidiennes de faire de ces fortunes merveilleuses, dont l'éclat attire et éblouit tant le peuple canadien. Quelques hommes doués de talents et d'énergie exceptionnels, quelques favorisés du hasard, trouvent dans le commerce ou la spéculation le moyen de s'enrichir rapidement. Mais en général les Canadiens qui vont chercher fortune aux Etats-Unis végètent pendant de longues années avant de se faire aux mœurs du pays, d'en apprendre la langue, en un mot, avant d'être en état de lutter sur un pied d'égalité avec ceux qui sont arrivés avant eux. Conséquemment je n'hésite pas à dire que, pour la plupart des émigrés, il aurait

MIEUX VALU NE JAMAIS QUITTER LA TERRE NATALE.

" Si ceux qui émigrent voulaient seulement mettre de côté les préjugés et la vanité qui ruinent notre pays, pour vivre et travailler comme ils le font là-bas, je suis certain que la majorité d'entre-eux réussiraient mieux ici, au milieu de leurs amis et de leurs parents, qu'ils ne le peuvent sur la terre étrangère."

Les chiffres indiscutables que nous venons de citer prouvent que ces conclusions étaient bien modérées. Les Canadiens ne sont pas plus riches aux Etats-Unis qu'en Canada ; et cependant ils s'abaissent bien plus, ils se donnent beaucoup plus de peine pour faire de l'argent. Que de Canadiens en proie à un embarras passager quittent le pays simplement parce qu'ils ont honte de faire tel ou tel ouvrage, parce que leurs filles sont trop fières pour aller travailler, parce qu'ils ne veulent pas prendre un train de vie plus modeste, sous les yeux de leurs anciens amis. Mais là-bas on met tous les préjugés de côté. Hommes, femmes et enfants font tout ce qui se présente pour de l'argent, on se loge à l'étroit, on n'est pas fier pour le mobilier, enfin on ruine sa santé et on fait des sacrifices

dont la moitié, bien souvent, aurait suffi pour permettre de vivre en Canada. Certes il n'y a pas de sot métier, et personne ne blâmera nos pauvres compatriotes qui se sont laissés prendre par de faux rapports, de faire ce qu'ils peuvent pour gagner leur vie une fois rendus à l'étranger. Que ce soit seulement une leçon pour ceux qui seraient portés à suivre leur exemple.

Mais, dira-t-on, comment se fait-il que ces émigrés écrivent si souvent à leurs amis du Canada pour vanter leur position là-bas ? comment se fait-il que lorsqu'ils reviennent au pays pour voir leurs parents, ils puissent dépenser si largement leur argent ?—Mon Dieu, n'est-ce pas là un effet bien commun de la vanité humaine ? Nul n'aime à confesser qu'il s'est trompé ; nul n'aime à faire parade de sa misère. S'il fallait juger nos compatriotes par

LES APPARENCES EXTÉRIEURES,

dans tous les pays du monde on pourrait croire qu'ils sont riches.

Mais a côté de ces lettres et de ces rapports, écrits sans réflexion sur les conséquences qu'ils peuvent avoir et dictés par les motifs que nous venons d'indiquer, qu'on lise les journaux français de la Nouvelle-Angleterre et les études des Canadiens les plus éminents de ces états. Il n'en est pas un, malgré l'intérêt qu'ils peuvent avoir de le faire, qui voudrait conseiller aux Canadiens de laisser leur pays. Qu'on réfléchisse sur les paroles suivantes, prononcées par le Dr. Gédéon Archambault, de Woonsocket, R. I., lors du grand congrès national de 1884 ; il parle du Canadien qui revient au pays :—

" Le Canadien est naturellement léger et vaniteux ; rendu au pays, il a voulu

FAIRE CROIRE À SES CONNAISSANCES QU'IL A DE L'ARGENT,

et il s'est jeté dans de folles dépenses . . . . . .
Ce n'est pas lui-même qu'il accusera de légèreté, de dissipation, d'imprévoyance ; c'est son pays, messieurs, qu'il traitera d'arriéré, d'endormi, sans se rappeler que d'autres réussissent où il a végété et qu'il ne dépendrait souvent que de sa conduite de se créer au milieu de vous une position respectable."

Et le Dr. Archambault est lui-même un des Canadiens-français qui sont cités comme des exemples du succès que l'on peut remporter aux Etats-Unis. Ce n'est pas un désappointé dont les paroles sont dictées par l'amertume. Il s'est conquis par son talent un siège dans la Législature de son Etat ; il aime son pays d'adoption ; mais il dit la vérité dans l'intérêt de ses compatriotes. Qu'on l'écoute encore parler de

LA CONDITION SOCIALE DES CANADIENS

au milieu desquels il vit :—

" A vous de chercher à enrayer l'émigration. Le train de vie qu'on l'on

mène là-bas est navrant. Et pour me servir des expressions d'un journal américain, quelles froides et sinistres prisons que ces fabriques de coton de la Nouvelle-Angleterre! Le père qui y entre n'entraîne pas que lui seul, il entraîne sa descendance; il n'étiole pas que sa vie, il flétrit celle des siens pendant plusieurs générations. S'il ne se crétinise pas, c'est peut-être qu'il y est entré tard ; mais il n'en est pas de même de ses enfants. Or, je vous le demande, quelle race pouvons-nous voir sortir d'un homme et d'une femme qui se sont emmuraillés dans les manufactures à l'âge de dix ou douze ans et dont les enfants auront le même sort. Messieurs, si ce n'est pas le crétinisme à la troisième génération, c'est le dépérissement physique et moral ; c'est la perte irréparable de cette supériorité intellectuelle et physique que le ciel a donnée à notre sang pour en faire un meilleur usage. Il me semble que les enfants de la province de Québec, province dont les terrains incultes sont immenses, auraient d'autres destins en réserve que celui d'enrichir les Américains par un travail ardu et pénible."

ENRICHIR LES AMÉRICAINS,

voilà bien le rôle des nôtres aux Etats-Unis ; car les capitaux, le pouvoir, sont aux mains des Américains qui façonnent les lois de manière à garder pour eux le profit sur le travail des émigrants qu'ils attirent chez eux. Et c'est pour jouer ce rôle que l'on s'impose la douleur de se séparer de ses parents, que l'on expose la Foi de ses enfants!

Car en effet, sous

LE RAPPORT RELIGIEUX ET PATRIOTIQUE,

la position des émigrés est toujours dangereuse. Et les Canadiens émigrés ne doivent pas prendre cette vérité pour une insulte, ni pour un reproche. Ils ont fait des sacrifices immenses pour fonder sur la terre étrangère les institutions religieuses et les écoles françaises essentielles pour la préservation de leur langue et de leur foi ; ils ont raison d'être fiers de ce qu'ils ont accompli avec le peu de moyens qu'ils avaient. Mais ces sacrifices, en grande partie, n'eussent pas été nécessaires, sans l'émigration. Et même après tous ces sacrifices, il n'en est pas moins vrai qu'un grand nombre de Canadiens sont exposés à perdre leur langue et leur foi dans un avenir prochain.

Il y a peut-être cent localités où nos compatriotes se sont trouvés assez nombreux pour se grouper en paroisses, se bâtir des écoles et se former en sociétés. C'est de ces localités-là que l'on parle continuellement dans les journaux, en assurant que notre nationalité n'est plus en danger aux Etats-Unis. Mais pour les cent grands centres il y en a un millier de plus petits, mais qui cependant réunis forment la masse des émigrés; là souvent il n'y a pas d'église, et encore plus souvent pas d'école catholique ou française. C'est par là que

L'ÉLÉMENT ANGLO-SAXON ABSORBE NOS COMPATRIOTES.

Il est bien difficile de donner des chiffres précis sur ces Canadiens qui

deviennent rapidement des Américains. Ils ne figurent pas dans les rapports de nos sociétés nationales ; ils ne font pas parler d'eux dans nos journaux. Ils sont noyés dans la mer d'hommes de toutes les nations avec lesquelles ils sont mêlés.

Mais nous trouvons dans le *Guide Français de la Nouvelle-Angleterre* un fait qui fera refléchir tous les hommes sérieux. Sur une population de 323,000 âmes, il n'y a que 40,242 enfants qui fréquentent les écoles paroissales. Qu'on remarque bien qu'il s'agit ici des centres les mieux organisés et que le chiffre même est certainement au-dessus de la vérité. En effet les renseignements contenus dans le *Guide Français* sont basés sur les rapports de personnes poussées par un sentiment de fierté naturelle à porter aussi haut que possible l'importance de leurs écoles.

Ce chiffre de 40,000 comprend 14,000 élèves des couvents, et presque tous ces couvents reçoivent les élèves sans acception de nationalité. Or, malgré tout, il se trouve que d'après le *Guide Français*, il n'y a que douze pour cent de la population canadienne de la Nouvelle-Angleterre qui fréquente les écoles paroissiales. D'après les statistiques officielles, les enfants de sept à quatorze ans forment vingt-deux pour cent de la population. Il est donc évident que dans les centres canadiens les mieux organisés, la moitié des enfants entre sept et quatorze ne vont pas aux écoles ou

VONT AUX ÉCOLES PUBLIQUES ET ATHÉES,

condamnees par le clergé catholique et par tous les patriotes.

"Il faut avoir vu grandir nos jeunes Canadiens dans les écoles américaines," disait le docteur Archambault, au Congrès National de 1884, "pour comprendre combien nos appréhensions sont fondées. Vous verrez ces jeunes gens parler l'anglais entre eux ; toujours vous les rencontrez avec un journal anglais à la main ; s'ils lisent chez eux, ce sont toujours, bien entendu, des productions américaines.

ELLE S'AMÉRICANISE, CETTE JEUNESSE FRANÇAISE,

malgré elle, presque sans s'en apercevoir ; elle n'apprend à aimer et à estimer que ce qui est américain ; tout ce que la France et le Canada ont fait de glorieux et d'excellent, elle n'en sait rien, ou si peu et si mal, l'ayant puisé aux sources américaines ou anglaises, que mieux vaudrait que ces épopées, ces hauts faits, ces œuvres surhumaines lui fussent lettre close."

Et, tout récemment, M. l'abbé Boucher, du Fond du Lac, Wisconsin, parlant devant la Convention des Canadiens des Etats-Unis à Chicago, et s'appuyant sur les décrets du Pape et des conciles, condamnait les écoles publiques des Etats-Unis, parce qu'on n'y donnait pas l'enseignement moral et parce qu'elles conduisent la jeunesse catholique aux mariages mixtes, au divorce et à l'apostasie.

Mais les Canadiens des Etats-Unis sont

TAXÉS POUR LE SOUTIEN DES ÉCOLES ATHÉES,

et il ne leur reste pas toujours le moyen ensuite de soutenir une école catholique et française.

La preuve conclusive de la rapidité avec laquelle se fait l'assimilation de nos compatriotes aux Etats-Unis se trouve au recensement des Etats-Unis. Les chiffres pour 1890 ne sont pas encore publiés, mais on peut voir par celui de 1880, que dans l'état du Massachusetts on ne comptait que 35,266 enfants nés aux Etats-Unis de parents canadiens, tandis qu'on en comptait plus de 70,000 qui étaient nés d'un père canadien marié à une étrangère, ou d'une mère canadienne mariée à un étranger. Et il en était de même dans toute la Nouvelle-Angleterre. Dans l'Ouest

LES MARIAGES MIXTES

sont encore plus nombreux. Dans le Wisconsin, par exemple, tandis qu'on ne comptait que 12,865 enfants nés aux Etats-Unis d'un père canadien et d'une mère canadienne, on en comptait 40,000 nés d'un parent canadien et d'un parent étranger.

Les enfants de ces mariages mixtes sont toujours perdus pour notre nationalité et bien souvent aussi pour la religion.

C'EST LA SUPRÊME DOULEUR DE L'ÉMIGRÉ

de voir ses enfants ou ses petits-enfants renier son sang et sa langue, se moquer de ses traditions et de sa religion.

Je n'oublierai jamais la simple histoire que me contait, il y a quelques années, un vieux Canadien établi dans un des villages de l'intérieur du Michigan. On a pu voir par les chiffres et les faits qui précèdent combien elle peut s'appliquer à la masse des émigrés.

"J'ai été," me disait ce vieillard, "un des premiers à partir de Varennes pour les Etats-Unis. C'était en 1845. J'avais alors 26 ans; mon père venait de mourir, me laissant une bonne terre; mais il s'était endetté pour rebâtir en neuf. Avec un peu d'économie j'aurais pu payer cette dette sans me déranger; mais j'avais envie de voyager, de voir cette grande république dont j'avais entendu faire tant d'éloges par les orateurs politiques de 1837. Le long du lac Champlain, il y avait déjà plusieurs Canadiens. Je trouvai de l'ouvrage d'abord à Whitehall, et au bout de quelques mois j'allai m'établir à Cohoes. J'avais de grandes difficultés à me placer parce que je ne savais pas encore l'anglais, de sorte que je ne gagnais guère plus qu'il ne me fallait pour vivre. Les années se passaient. Au bout de quatre ans je retournai à Varennes pour faire un paiement et régler quelques affaires. Je trouvai ma terre mal entretenue par le fermier auquel je l'avais louée, les bâtiments fort endommagés, et je me décidai à vendre. Je revins à Cohoes avec $1500 et je me lançai dans le commerce. D'abord les affaires n'allaient pas mal, mais la crise de 1857

arriva, et je me trouvai dans une position financière très embarrassée. Des idées de me remettre sur une terre me reprirent. A dire franchement je n'avais jamais été heureux depuis mon départ du pays. Ma femme voulait retourner en Canada pour faire instruire nos enfants ; mais je ne me trouvais pas assez riche, je ne voulais pas recommencer à travailler comme autrefois, sous les yeux de ceux qui m'avaient connu. Je m'en vins donc dans le Michigan et je pris une terre nouvelle. Depuis, vous le voyez, un village s'est élevé sur ma terre qui vaut aujourd'hui bien cher; mais je n'avais pas prévu cela; j'avais vendu à des spéculateurs lorsque le chemin de fer est venu ici et a amené le commerce. Enfin, je suis encore pauvre, je suis vieux, et je me trouve, après avoir travaillé toute ma vie pour établir ma famille, comme si j'étais seul au monde.

"Ma femme est morte il y a douze ans; mon fils, avec lequel je vis, a épousé une Allemande; mes petits-enfants se moquent de mon mauvais anglais, et on leur enseigne à l'école que j'appartiens à une race dégénérée, qui a été conquise et qui ne parle plus qu'un patois. Ah, il y a des fois que je me fâche; mais je pense ensuite que ce n'est pas leur faute à ces enfants. C'est moi qui l'ai voulu et je m'en trouve encore plus malheureux. Je me demande même si Dieu ne me punira pas d'avoir résisté au conseil de ma femme, par orgueil; car mon garçon ne fait plus de religion et sa femme emmène les enfants à son église. J'avais aussi trois autres garçons; mais ils ont voulu voyager comme moi. Ils sont partis pour l'Ouest et je n'en ai plus entendu parler. Quand je pense qu'il y a de mes anciens voisins de Varennes qui ont passé leur vie tranquillement sur leurs terres, qui ont élevé leurs enfants dans la religion et qui sont morts chez eux.... !"

Et mon vieil ami éclata en sanglots. Il est mort depuis, presque subitement. Quand son fils a trouvé qu'il était temps de faire venir un prêtre, il était trop tard ! Lorsque j'appris cette nouvelle je pensai aux vers de Crémazie :—

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile,
Traîne son existence à lui-même inutile,
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs,
Jamais pour consoler sa morne rêverie
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour !
Gardez pour ses combats votre ardeur énivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour !

CONCLUSION.

Ces vers pourraient me servir de conclusion, car chaque assertion qu'ils contiennent je viens de la prouver ; et l'appel du poête, c'est celui que je veux faire à mes compatriotes. Quand je songe aux brisements de cœurs soufferts, au temps perdu, à l'énergie gaspillée par des milliers des miens à la recherche d'un Eldorado perdu, je voudrais avoir la voix de ces grands orateurs qui subjuguent les nations, pour faire rentrer dans tous les cœurs et dans toutes les imaginations cette vérité :—le trésor que vous cherchez, il est à côté de votre berceau ; mais pour le trouver il faut du travail, il faut de la patience, il faut de la persévérance. Le travail que vous allez porter à l'étranger et qui fait la fortune des capitalistes et des chemins de fer américains, pourrait faire la grandeur de votre pays et votre propre fortune. Le Canada a des trésors pour tout le monde ; il ne demande que des bras pour développer ses ressources. Ne voyez-vous pas tandis que vous vous abandonniez au mécontentement, que vous vous laissiez bercer par l'idée d'aller tenter fortune ailleurs, il est arrivé des étrangers, qui n'avaient seulement pas un morceau de pain lorsqu'ils ont mis pied à terre et qui aujourd'hui ont tiré des millions des forêts et des prairies que vous dédaignez. Mais il est encore temps de faire comme eux. S'il vous faut laisser la terre paternelle, nos villes offrent aussi bien que les villes américaines un champ à l'activité et à l'intelligence. Tout dernièrement j'avais l'occasion d'écrire la vie de plusieurs centaines des principaux citoyens de Montréal. J'ai trouvé que les neuf dixièmes d'entre eux étaient venus à Montréal sans le sou et qu'ils avaient fait leur fortune par le travail. Bien plus j'ai trouvé qu'au moins un quart de ces marchands, de ces banquiers et de ces industriels s'étaient laissés entraîner dans leur jeunesse à aller tenter fortune aux Etats-Unis. Après avoir voyagé de ville en ville sans succès, ils sont revenus s'établir à Montréal et ils y ont fait fortune. Quelle leçon ces hommes pourraient donner à leurs compatriotes ! Ne nous laissons pas entraîner par les violences de la politique à mépriser notre pays. Il y a des lois injustes en Canada, mais il y en a aussi dans tous le pays ; et nous possédons ici plus que dans aucun autre pays la liberté de modifier ces lois. Etudions, agissons avec intelligence et franchise, et toutes les réformes deviendront faciles. Le travail voilà la clef du bonheur,—et le bonheur se trouve plus facilement à l'ombre du clocher natal que dans aucun autre endroit.